

instincts capitaux de l'intelligence ? L'un nous excite à solliciter, à forcer, à séduire les esprits au hasard. L'autre jalousement nous rappelle à notre solitude et étrangeté irréductibles. L'un nous pousse à paraître, et l'autre nous anime à être, et à nous confirmer dans l'être. C'est un conflit entre ce qu'il y a de trop humain dans l'homme, et ce qui n'a rien d'humain et ne se sent point de semblable. Tout être fort et pur se sent autre chose encore qu'un homme, et refuse et redoute naïvement de reconnaître en soi l'un des exemplaires indéfiniment nombreux d'une espèce ou d'un type qui se répète. Dans toute personne profonde, quelque vertu cachée engendre incessamment un solitaire. Elles ressentent par instants au contact ou au souvenir des autres êtres, une douleur particulière dont la sensation vive et brusque les perce, et les fait se resserrer aussitôt dans une île intime indéfinissable. C'est un accès réflexe d'inhumanité, d'antipathie invincible, qui peut s'avancer jusqu'à la démence, comme il advint à cet empereur qui souhaitait que toute la race des hommes n'eût qu'une tête que l'on tranchât d'un coup. Mais chez des êtres de nature moins brutale et plus intérieure, ce sentiment si énergique, cette obsession de l'homme par l'homme, peut enfanter des idées et des œuvres. La victime du mal de n'être pas unique se consume à inventer ce qui la sépare des autres. Se rendre singulière est sa manie. Et peut-être n'est-ce pas tant de se placer au-dessus de tous qui la travaille et la tourmente, que de se mettre tout à l'écart, et comme au-delà de toute comparaison. Les « grand hommes » font sourire certains hommes « incommensurables ».

Paul VALÉRY,
de l'Académie Française.

SOUVENIRS DE CONTEMPORAINS SUR BEETHOVEN

Le monde entier commémore le premier centenaire de la mort du héros Louis Van Beethoven. Pour nous associer à cette noble ferveur, nous publions des souvenirs de contemporains sur le maître, décrivant son aspect extérieur, ses souffrances morales, sa fin tragique.

Le petit Gérard de Brenning, fils aîné d'Etienne de Brenning, ami d'enfance de Beethoven, qui était venu s'établir à Vienne, s'attacha au grand musicien, qui, de son côté, vouait à l'enfant âgé de dix ans une affection touchante : il le dénommait tantôt « Bouton de culotte ».

tantôt « Ariel ». Peut-être s'évoquait-il sa propre jeunesse, à l'aspect de l'enfant.

Schindler, l'auteur de la biographie de Beethoven la plus répandue, fut l'intime confident du Maître ; dans sa naïve fierté, il avait fait graver sur ses cartes de visite : « ami de Beethoven ».

Le sort réserva au jeune compositeur styrien Anselme Hüttenbrenner le triste honneur de recueillir le dernier soupir du Maître.

Friedrich-Johann Rochlitz (1760-1842), rédacteur de *La Gazette Générale de la Musique*, à Leipzig, fut l'un des premiers propagandistes en faveur de Mozart et de Beethoven. Celui-ci, au moment de mourir, l'avait désigné pour être son biographe. Rochlitz et Beethoven se rencontrèrent pour la première fois, dans le courant de l'été 1822, à Vienne. Rochlitz venait apporter au Maître, de la part des éditeurs Breitkopf et Härtel, l'invitation à composer la musique pour le *Faust* de Goethe. D'autre part, Rochlitz voulait pareillement éveiller l'intérêt de Beethoven en faveur de ses propres poèmes. Ses souvenirs ont été publiés sous le titre : *Pour les Amis de la Musique* (1830-32).

« Je n'avais jusqu'à présent jamais vu Beethoven ; je désirais donc d'autant plus vivement le rencontrer dans le plus bref délai possible. Dès le troisième jour après mon arrivée, je confiai mon désir à ** (1), « Beethoven séjourne actuellement à la campagne » fut sa réponse. « Eh bien ! dis-je, nous prendrons une voiture, qui nous conduira hors ville ! » — « Soit ! mais sa malheureuse surdité l'a rendu peu à peu absolument farouche. Il sait que vous aviez l'intention de venir à Vienne ; il désire faire votre connaissance. Toutefois, nous ne sommes pas certains que, nous voyant arriver, il ne prenne la poudre d'escampette ; car, de même qu'il est sujet à des accès de la plus franche gaîté, de même, il a fréquemment des crises de mauvaise humeur. Inopinément, sans raison, et sans qu'il puisse y résister. Cependant, il vient en ville pour le moins une fois par semaine et il nous rend toujours visite, car nous prenons soin de sa correspondance, etc. Alors, il est, le plus souvent, de bonne humeur et nous disposons de lui comme nous voulons. Dès que vous recevrez avis, ne manquez pas d'arriver à la minute ». J'acceptai de grand cœur. Le samedi suivant, dans la matinée, je

(1) Il s'agit vraisemblablement de l'éditeur Tobias Haslinger. Beethoven s'amusa à l'appeler son « adjutant », dont il s'intitulait lui-même le « généralissime ». Tobias Haslinger s'entendait fort bien à se faire comprendre du Maître par signes.

reçus l'avis annoncé ; je me mis en route et trouvai Beethoven en train de causer gaiement avec **. Celui-ci nous présenta l'un à l'autre. Beethoven paraissait tout ensemble content et embarrassé. Et si je n'avais pas été prévenu, son aspect m'aurait gêné moi-même. Non pas son extérieur négligé, son air presque farouche ; non pas sa chevelure noire hérissée, mais l'ensemble de sa physionomie. Imagine-toi (1) un homme d'environ cinquante ans, de taille plutôt petite que moyenne, mais très vigoureux, ramassé, avec une forte ossature, à peu près comme celle de Fichtel, mais plus charnu et spécialement un visage plus plein et rond, un teint coloré dénotant la santé, des yeux inquiets, brillants, presque perçants quand le regard était arrêté ; ne faisant aucun mouvement ou manifestant une agitation fébrile (2) ; dans l'expression du regard intelligent et vif un mélange et parfois une alternance tout-à-fait subite de cordiale bonté et de sauvagerie ; dans l'ensemble de l'attitude cette tension, cette inquiétude habituelles au sourd anxieux d'entendre et doué d'une sensibilité exacerbée. Tantôt un mot s'échappe, joyeusement, librement ; puis, immédiatement, c'est la retombée dans un silence farouche... Tel est l'homme qui apporte à des millions d'êtres la joie, la joie purement spirituelle ! Il me dit, en phrases entrecoupées, maintes choses aimables ; j'élevai la voix autant que possible, parlant très lentement, accentuant les syllabes et lui exprimai ma reconnaissance profonde pour le don de ses œuvres, ce qu'elles étaient et ce qu'elles seraient jusqu'à mon dernier jour pour moi ; je lui racontai avec quelle perfection on exécutait ses symphonies à Leipzig et l'accueil chaleureux que leur faisait le public de là-bas. Il se tenait debout, tout contre moi, tantôt me fixant avec une anxieuse attention, tantôt gardant la tête penchée ; puis, il souriait, le regard perdu dans le vague, hochait la tête amicalement, mais ne prononçait pas une parole. M'avait-il compris ? Oui, ou non ? Finalement je dus bien me taire. Alors, il me serra la main et dit brusquement à ***. « J'ai encore quelques courses indispensables à faire ». Et comme il allait partir, il se retourna vers moi. « J'espère bien que nous nous reverrons »...

***, après avoir accompagné Beethoven jusqu'à la porte donnant sur la rue, revint. « M'a-

t-il compris ?... demandai-je ». *** haussa les épaules : « Pas le moindre mot ». Nous demeurâmes silencieux ; je ne pourrais dire à quel point j'étais bouleversé. En fin de compte, je demandai : « Pourquoi ne lui avez-vous pas répété quelques-unes de mes paroles, puisqu'il saisit plus ou moins ? ». — « Je ne voulais pas vous interrompre, et il est très susceptible. J'espérais aussi, vraiment, qu'il aurait compris certains passages ; mais le bruit de la rue, la circonstance que votre voix lui était inconnue et peut-être son désir anxieux de comprendre toutes vos paroles, parce qu'il voyait bien que vous lui adressiez des paroles aimables... Il était si triste ! » Je ne pourrais décrire ce que j'éprouvais en quittant la maison de ***. J'étais fermement décidé à ne plus le voir et à lui faire parvenir par écrit l'invitation qu'on m'avait chargé de transmettre verbalement.

Environ quinze jours après, comme j'étais sur le point de sortir pour aller dîner, arrive le jeune compositeur Franz Schubert, un admirateur enthousiaste de Beethoven. Celui-ci lui a parlé de moi : « Si vous voulez le voir plus naturel et joyeux » dit Schubert « il faut prendre votre repas dans le cabaret où il va lui-même régulièrement, aussi avec l'intention de se sentir à l'aise et l'esprit content. » Il m'y conduisit. Presque toutes les places étaient prises. Beethoven avait autour de lui plusieurs de ses connaissances — toutes personnes qui m'étaient étrangères. Il semblait être vraiment de joyeuse humeur. Il répondit à mon salut avec une expression de gaieté dans le regard ; mais, de propos délibéré, je m'abstins d'aller à lui. Je trouvai cependant une place, d'où il m'était possible de le voir et, comme il parlait d'une voix suffisamment haute, de comprendre la plus grande partie de ce qu'il disait. Ce n'était vraiment pas une conversation ; plutôt un soliloque, avec des arrêts fréquents, au petit bonheur. Ceux qui l'entouraient y ajoutaient fort peu de chose ; ils se contentaient de rire et de l'approuver d'un hochement de tête cordial. Il s'exprima sur la philosophie et sur la politique — le tout à sa façon. Il parla de l'Angleterre et des Anglais avec enthousiasme, s'imaginant le pays et les habitants incomparablement sublimes. Puis, il raconta maintes anecdotes au sujet des Français, et relatives à la seconde occupation de Vienne. Pour ceux-ci il ne fut pas tendre, assurément. Dans tout ce qu'il disait, il faisait preuve de la plus absolue insouciance ; il ne mâchait pas ses paroles. C'étaient, à

(1) Rochlitz s'adresse à Härtel.

(2) D'autres contemporains signalent, au contraire, que Beethoven détestait la lenteur.

chaque instant, des saillies originales, des remarques savoureuses, des déclarations naïves, des idées cocasses... Comme il avait achevé son repas, il se leva et vint vers moi : « Eh bien, le vieux Vienne vous plaît-il ? » — cela d'un ton amical. — Je fis signe que oui, levai mon verre pour boire à sa santé et l'invitai à trinquer avec moi. Il accepta, mais il indiqua de l'œil une petite pièce latérale. Cela me convenait parfaitement. Je pris la bouteille de vin et je le suivis. Nous étions maintenant tout seuls, sauf que, parfois, l'un ou l'autre venait jeter un coup d'œil, pour disparaître presque immédiatement. Il me tendit une tablette, en me priant d'écrire dessus tout ce qu'il ne comprendrait pas d'après mes signes. Il commença par faire l'éloge de Leipzig et de la musique exécutée là-bas, notamment des œuvres choisies pour l'exécution à l'église, dans les concerts et au théâtre. Il déclara pourtant ne pas connaître la ville et n'avoir fait que la traverser, étant jeune homme, en cours de route pour Vienne (1)...

« Ici par contre »... Et il partit à fond de train; il ne ménagea rien ni personne; ce furent des récriminations ininterrompues. Il en vint à parler de lui-même : « Ici, vous n'entendrez absolument rien de moi » — « Maintenant, en été ? » écrivis-je sur la tablette — « Non, cria-t-il à toute voix » pareillement en hiver. Que voudriez-vous entendre ? *Fidelio* ? Les Viennois ne sont pas capables de le donner et ils ne veulent pas l'entendre. Les symphonies ? Pour cela ils n'ont pas le temps. Les concerts ? Chacun conduit ses petites affaires musicales. Les auditions de solistes ? Elles sont depuis longtemps passées de mode ; et, à Vienne, la mode règne absolument. Tout au plus, Schuppanzig cherche-t-il, parfois, à faire connaître un quatuor, etc... » Quoique ce soit quelque peu exagéré, il y a du vrai là-dedans. Après avoir vidé son sac, Beethoven en revint à Leipzig : « Mais, dit-il, c'est, en réalité, à Weimar que vous résidez ? » Il devait s'être figuré cela d'après mon adresse. Je secouai la tête. « Alors, vous ne connaissez pas, non plus, le grand Goethe ? » Je fis un signe de tête affirmatif, et cela vigoureusement : « Moi, aussi, je le connais » — continua-t-il, en se frappant la poitrine, tandis qu'une joie

profonde illuminait ses traits. J'ai fait sa connaissance à Carlsbad (1), il y a Dieu sait combien d'années. Je n'étais pas, à cette époque, aussi sourd que maintenant ; cependant, j'avais déjà l'oreille dure. Ah ! quelle patience le grand homme dut avoir avec moi ! Comme il fut bienveillant à mon égard ! » Il raconta maintes anecdotes, entremêlées de détails réjouissants. « Ah ! qu'il m'a donc rendu heureux alors ! Je me serais fait tuer dix fois pour lui. A cette époque, lorsque j'étais encore tout feu tout flamme, j'ai conçu le projet d'écrire ma musique pour son *Egmont* ; et elle est réussie, n'est-ce pas ? » J'employai tous les signes à ma disposition pour lui exprimer le plaisir que cette musique me procurait. Puis, j'écrivis sur la tablette qu'on l'exécutait non seulement à chaque représentation d'*Egmont*, mais encore presque chaque année une fois au concert, avec une sorte de commentaire détaillé, reproduisant spécialement les scènes auxquelles la musique se rapporte : « Je sais, je sais ! » s'écria Beethoven. Depuis la rencontre à Carlsbad (2), je lis Goethe tous les jours — quand il arrive que je lise. Il a complètement détrôné Klopstock pour moi. Cela vous surprend ? Et maintenant vous riez ? Ah ! ah ! Est-ce donc parce que j'ai lu Klopstock ? Je l'emportais constamment avec moi dans mes promenades, il ne me quittait pas. Ma foi, je ne l'ai pas toujours absolument compris. Il commence toujours par voir les choses de trop haut. Toujours *maestoso* ! Ré bémol majeur ! N'est-ce pas vrai ? Mais il est cependant si grand et il élève l'âme. Là où je ne le comprenais pas, je le devinais — à peu près. S'il ne voulait pas toujours mourir ! La mort arrive cependant bien à temps. Tandis que Goethe, il vit et nous partageons sa vie. C'est pourquoi l'on compose avec tant de facilité de la musique sur ses poèmes. Je n'écris pas volontiers des *lieder*... » Je saisis au vol l'occasion de communiquer la proposition (3) de la maison Breitkopf et Härtel, que je m'empressai de transcrire sur la tablette, en assumant la physionomie la plus sérieuse. Beethoven lut ce que j'avais écrit : « Ah ! — s'écria-t-il et, levant vivement la main : « Ce serait un fameux travail ! Cela représenterait quelque chose ! » Il continua de la sorte, tout un temps, se traçant

(1) Il faut lire : Teplitz.

(2) Même observation.

(3) La proposition de composer la musique pour le *Faust* de Goethe.

(1) Il s'agit sans doute de Berlin, où Beethoven alla, en 1796, partant de Vienne. Peut-être était-ce au retour.

déjà un plan, qui ne semblait pas mauvais, — la tête rejetée en arrière et les yeux fixés au plafond. « Seulement » — reprit-il bientôt « je suis déjà occupé à la composition de trois grandes œuvres. Je voudrais m'en débarrasser le cerveau tout d'abord : deux symphonies (1), d'un caractère différent chacune, et ne ressemblant pas, non plus, à mes symphonies précédentes, et un oratorio. Il me faudra du temps pour les achever ; car, voyez-vous, le travail, depuis peu, m'est devenu moins aisé. Je m'installe devant mon papier de musique, je réfléchis, je réfléchis... les idées n'arrivent que lentement. J'éprouve un frisson à commencer une grande œuvre. Seulement dès que je suis lancé, tout va bien... » Beethoven continua longtemps sur ce ton. Je doute du succès, à présent. Cependant espérons que l'idée finira par lui sourire.

Notre troisième rencontre fut la plus joyeuse de toutes. Il arriva ici, à Baden, et cette fois dans une tenue parfaite, même élégante. Cependant cela ne l'empêcha pas (il faisait très chaud), au cours d'une promenade dans l'He-lenenthal d'enlever son bel habit noir, de le porter accroché à sa canne sur son dos et de déambuler en bras de chemise. Nous restâmes ensemble depuis six heures du matin jusqu'à six heures du soir. Tout le temps, il fut extrêmement gai, parfois cocasse, se « déboutonnant », comme il avait coutume de dire. De tout cela s'exhalait un parfum d'ingénuité vraiment enfantine, de bonté confiante, à vous réjouir le cœur. Même ses tirades et ses invectives contre les Viennois — relatées plus haut — ne sont que des explosions momentanées, nullement des manifestations de la haine ou de la vanité. Tel il se montre aussi dans la vie quotidienne, donnant son dernier thaler à celui-là même qui vient de l'offenser cruellement et dont il connaît la gêne...

Traduit de l'allemand par Georges KUNOFF.

(à suivre.)

(1) La neuvième et la dixième, qui ne fut jamais exécutée.

LA CONFÉRENCE IMPÉRIALE ET LE STATUT DES DOMINIONS

Avant l'ouverture de la Conférence impériale, qui vient de se terminer, des rumeurs venues on ne sait d'où circulaient de tous côtés ; on disait que les représentants de l'Empire devaient faire face à des problèmes très graves et très difficiles concernant le statut des Dominions, leurs rapports entre eux et avec la Grande-Bretagne. Ce sentiment d'appréhension marquait le point culminant d'une période d'incertitude qui remonte à plusieurs années — en réalité à la fin de la guerre. La conception d'avant-guerre de l'Empire était fort simple : les Dominions se déclaraient satisfaits du gouvernement autonome et sans contrainte dont ils jouissaient pour leurs affaires intérieures ; ils laissaient volontiers à la Grande-Bretagne la conduite de la politique étrangère sous sa propre responsabilité et par ses propres efforts. Mais les Dominions furent consultés sur la poursuite de la guerre ; de nouvelles méthodes furent suivies à la signature du traité de Versailles ; un droit individuel de représentation à la Société des Nations leur fut accordé ; toutes ces circonstances jointes aux droits fraîchement acquis dans le champ de la diplomatie rendirent évident le fait que la conception d'avant-guerre était morte à jamais. Des murmures de mauvais augure s'élevèrent, et de plus en plus fréquents : les « anomalies » de la situation actuelle ne pouvaient pas durer. Et, comme toute fédération impériale était hors de question, il restait une seule alternative : admettre et peut-être codifier une séparation plus complète.

On aurait pu prévoir une telle période de flottement. Elle était impliquée dans la nature même de l'Empire, dès que les Dominions eurent obtenu un gouvernement autonome. La distinction entre l'autonomie au point de vue des affaires intérieures et la conduite de la politique étrangère s'expliquait pour un moment ; mais elle ne pouvait subsister. La nationalité des Dominions exigeait une autonomie plus large. Après la guerre, cet élargissement se fit peu à peu, dans un sens et dans l'autre pour faire face à certaines difficultés pratiques à mesure qu'elles surgissaient. Mais la situation dans l'ensemble n'était pas plus nette et il arriva que la